

PÉGUY ENTRE DEUX MONDES¹

Me suis-je jamais exprimé sur Péguy ? Ce n'est pas qu'il n'ait dans ma jeunesse beaucoup compté pour moi, et qu'entre 1910 et 1914 je n'aie suivi de près sa bataille ; car je me trouvais embarqué sur cette nef : l'innocente *Revue hebdomadaire*, contre laquelle l'ire de Péguy se déchaîna². Entre ce bateau et cette tempête, entre cet Éole et cette coquille, quelle disproportion !

En ce temps-là, j'avais peine à admettre que l'écriture de Péguy ne fût pas à la fois une manière et une manie. Je craignais qu'il n'entrât quelque roublardise dans son remâchement. Le plaisir que j'y prenais tournait vite à l'irritation. Pour moi, à cet âge-là, bien écrire, c'était écrire comme Anatole France et comme Barrès. Péguy parlait une autre langue que la leut. Je le sentais bien : ce style ne s'ajusterait jamais à aucune autre pensée, à aucune autre passion que celle de ce Péguy.

C'est par là que j'ai commencé de l'aimer : un style qui est un homme, un homme qui est un style, confondus au point que prononcer ce nom, Péguy, c'est à la fois entendre et voir un long détoulement de phrases poudreuses comme les grands chemins d'autrefois, c'est entendre un piétinement sourd de soldats et de pèlerins : la même rumeur d'océan qui monte de Michelet.

Je n'ai jamais cherché à le rencontrer. Je crois l'avoir aperçu une fois chez Émile-Paul, le libraire. Je n'en jurerais pas, – bien indigne, frivole que j'étais, si léger, si naïvement « salonnard »,

de comprendre, ou même d'entrevoir qui était ce Beauceron d'une race travailleuse et illettrée, dont les vertus, accumulées durant des siècles d'Histoire de France, jaillissaient tout à coup à ce moment-là, à cet endroit-là : Charles Péguy, c'est le point de rupture d'une lignée paysanne, jusqu'alors silencieuse ; la parole retentit tout à coup, furieuse, ratiocineuse, injuste, inspirée, – incomprise et méconnue de presque tous. Et l'histoire finit très tôt, très vite, sur un coin de terre, dans les blés, à la place que le pauvre petit prophète n'avait cessé d'annoncer, de décrire d'avance, et au fond de désirer ; car il n'en pouvait plus de cette autre bataille quotidienne, celle des *Cahiers*, celle de la Sorbonne, et du parti intellectuel, sans compter ce pauvre cœur et sa secrète histoire.

Cœur tu seras couché...

*Sur le plateau*³...

Une autre raison de mon silence, c'est précisément cette histoire, ou plutôt ces histoires qui sont la matière de son œuvre en prose, dans lesquelles nous pénétrons aisément, nous qui, durant notre verte jeunesse, en fûmes les témoins, mais que nous désespérons de faire entendre à la génération d'aujourd'hui – la plus démonie qui soit du côté de la mémoire. C'est un trait de cette « nouvelle vague ». Que de fois aurai-je entendu dire par l'un ou par l'autre, garçon ou fille : « Poincaré, Clemenceau, Lyautey, Péguy, cela ne nous dit rien, nous n'étions pas nés... » Nous autres, nous nous passionnions pour ce qui avait précédé notre naissance. Péguy est essentiellement le prosateur et le poète de la continuité française, de la durée française : Jeanne d'Arc était tout près de lui : qu'est-ce que cinq siècles dans une épopée qui dure depuis plus de mille ans ?

Mais la génération actuelle est sans mémoire. Si ce qui a précédé 1940 leur paraît d'avant le déluge, que sera-ce de l'histoire d'avant 1914 ? Ce monde unimaginable où le tsar de toutes les Russies était notre allié, où l'empereur d'Autriche

1. *Le Figaro littéraire*, samedi 30 mai 1959, n° 684.

2. François Le Grix (1881-1966) avait, dans *La Revue hebdomadaire* du 17 juin 1911, écrit un article critique visant *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Le 24 septembre suivant, Péguy répliquait par un *Cahier de la quinzaine* intitulé : « Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet », passant par-dessus le secrétaire de la *Revue* pour atteindre son directeur Laudet (1860-1933). Depuis 1910, attiré par son ami Le Grix, Mauriac collaborait à *La Revue hebdomadaire*.

3. « *Cœur si profond caché/Sous le manteau/Cœur tu seras couché/Sur le plateau* » (« Ballade du cœur qui a tant battu », *Œuvres poétiques complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 1396).

avait droit de veto au conclave, où tous les trônes étaient encore debout ; et dans le bas de laine français, les États-Unis eux-mêmes puisaient. L'affaire Dreyfus, cela aurait peut-être encore quelque signification pour une jeune cervelle d'aujourd'hui. « Plus cette affaire est finie, écrivait Péguy, plus il est évident qu'elle ne finira jamais⁴. » Mais Lucien Herr, Jaurès, Seignobos, Lavis, tous les fantômes sorbonnards contre lesquels Péguy ferraille, ces noms ne signifient plus rien pour la génération actuelle. Comment la faire entrer dans ces querelles oubliées, comment surtout départager à ses yeux les combattants, et lui montrer pourquoi Péguy avait raison dans le fond, bien que d'ailleurs il eût tort ?

Voici qui pourrait encore expliquer mon silence : Péguy, tiré à hue et à dia par les hommes des partis opposés, fournit à tous des arguments. Il est l'homme de Daniel Halévy, de Massis, de Johannet, des Tharaud, de Bernanos, mais aussi de Romain Rolland, d'Emmanuel Mounier : en Péguy toutes nos contradictions se nouent.

Jacques Chardonne m'écrivait l'autre jour : « L'erreur de Péguy, c'est sa sottise campagne contre Jaurès, sa sottise campagne contre Lanson, Lavis, etc. Son chauvinisme belliqueux Alsace-Lorraine. Il a sa part avec Barrès, Maurras et Cie, dans les canons de la guerre de 14. » C'est vrai à ne considérer que la lettre. L'obsession chez Péguy du militaire participe du songe de l'enfance. Une image d'Épinal se substitue en lui au réel, ou plutôt il l'organise selon sa naïve esthétique – comme si les couvertures de ses cahiers d'écolier : *Charge de Reichshoffen*, *Les Dernières Cartouches*⁵ étaient demeurées imprimées en lui à jamais.

Et pourtant, ce qui est parfois advenu aux inspirés, comblés du don de prophétie, se manifeste en Péguy : ce qui est infirmé

4. C'est la thèse de *Notre jeunesse*.

5. Deux épisodes de la guerre de 1870, immortalisés par deux tableaux célèbres : *La Bataille de Reichshoffen* d'Aimé Morot, qui rappelle l'héroïque charge des cuirassiers contre des Prussiens quatre fois supérieurs en nombre, et *Les Dernières Cartouches* d'Alphonse de Neuville, lequel représente la défense acharnée d'un groupe de soldats retranchés dans la maison Bourgerie, près de Sedan.

par l'événement contemporain que visait le prophète se trouve souvent confirmé dans le futur, s'éclaire à la lumière de l'histoire venue après lui. Péguy se tient à l'intersection de deux mondes et chacune de ses paroles a comme deux significations dont l'une dépasse la conjoncture présente et nous concerne nous, ses débiles enfants.

Encore faudrait-il examiner de près l'affirmation de Chardonne que Péguy a eu tort dans le combat qu'il menait contre ce parti intellectuel (que lui-même a baptisé et qui n'existait en fait que parce qu'il lui avait donné ce nom et que sa rancune contre la Sorbonne avait besoin que cette tête de Turc existât). Nous n'en déciderons pas si vite : chaque procès devrait être plaidé à part. Celui de Jaurès par exemple. Certes, nous ne relisons pas sans souffrance la phrase, les deux phrases, où Péguy souhaite féroce que « le tambour de Santerre couvre un jour cette grande voix⁶ ». Jaurès a répondu par sa mort, comme Péguy par la sienne. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie⁷. L'un l'a donnée pour la paix entre les hommes, l'autre pour la défense de sa terre natale envahie. Ils sont à égalité dans le sacrifice.

Mais, cher Chardonne, nous sommes assez vieux, vous et moi, pour nous rappeler le rôle que tint Jaurès pendant tout le temps que dura le ministère Combes. Et j'imagine bien que le petit huguenot charentais que vous étiez ne réagissait pas à sa basse politique comme un garçon catholique bordelais de mon espèce qui voyait se vider les Carmels et le désert régner là où s'était élevé la psalmodie des fils de saint Benoît. C'est un fait que le combisme n'a duré – ce régime de bassesse – que parce que Jaurès se battit jusqu'à la fin en flanc-garde et défendit âprement ce ministère de revanche et de haine.

Je vous accorderai que Péguy a mis trop l'accent sur ce qu'il appelait, dans l'histoire de l'affaire Dreyfus, le passage du

6. Antoine-Joseph Santerre, commandait la Garde nationale au moment de l'exécution de Louis XVI mais il est faux qu'il ait ordonné aux tambours de couvrir la voix du roi. La phrase figure dans *L'Argent suite*, *Œuvres en prose complètes*, III, p. 926.

7. D'après *Jn*, 15, 13.

mystique au politique, qu'il a été beaucoup plus sensible à l'utilisation cynique, par la maçonnerie radicale, de la déconfiture des droites antisémites qu'il ne le fut aux erreurs, aux fautes, pour ne pas dire plus, de cette même droite catholique, qui avait donné barre sur elle, en prenant parti pour les faussaires et contre un innocent.

À l'égard de l'Allemagne d'avant 1914, vous jugez les réactions de Péguy comme si vous aviez oublié que la question d'Alsace-Lorraine, si mineure aujourd'hui, observée à l'échelle des événements qui ont suivi, du séisme qui a détruit des empires (et plus que des empires : une civilisation libérale et chrétienne) et suscité un monde nouveau, vous oubliez que cette Alsace-Lorraine entetint une plaie saignante au flanc de la France – envenimée par certains, je vous l'accorde : que nous ayons été élevés au lycée ou au collège, il est vrai que tous les enfants de notre génération ont appris à pleurer en écoutant « La Dernière Classe » d'Alphonse Daudet⁸, ont récité « Le Petit Turco » de Déroulède :

*Le petit turco se battit en brave,
Mais quand vint l'hiver, il toussait bien fort⁹...*

Nous pourrions faire l'analyse des responsabilités dans le conflit qui a coûté à la France les meilleurs, les plus irremplaçables de ses fils, une élite humaine dont les générations venues après elle nous ont permis, par comparaison, de mesurer la grandeur, pour ne pas dire l'héroïsme et la sainteté. Le malheur fut peut-être que face aux Poincaré, aux Cambon, aux Delcassé, aux Édouard VII, l'autre parti n'avait en dehors des socialistes, que des Caillaux pour répondants – mais enfin, Chardonne, vous raisonnez comme si l'Allemagne de ce temps-là était tout innocente, comme si le pangermanisme, cet hitlérisme avant la lettre, n'avait pas existé, comme si depuis 1905 la politique de la Triple Alliance n'avait pas en quelque sorte suscité, rendu

8. L'un des *Contes du lundi* (1873).

9. L'un des *Chants du soldat*, recueil de poésies patriotiques, qu'en 1872 publia Paul Déroulède (1846-1919), président de la Ligue des patriotes et député boulangiste.

inévitables cette alliance russe puis cette Entente cordiale tellement antipathique au peuple français d'alors. Rappelez-vous la guerre des Boers ; la haine que nous avons des Anglais, beaucoup plus détestés que les Allemands par les enfants de notre âge. Pour comprendre Péguy, il faut s'établir en esprit au centre de cette menaçante politique allemande, dont les adversaires de la loi de trois ans : Jaurès, Herr et tous les docteurs en Sorbonne, devenaient les alliés naturels aux yeux injustes de Péguy.

Mais, surtout, il faut dépasser une conjoncture politique à laquelle plus rien ne correspond aujourd'hui et, prenant le texte de Péguy tel qu'il est, découvrir comme je le fais, avec émerveillement, que cette prose est si chargée de vérité humaine et française qu'à chaque instant nous pouvons en faire l'application à notre drame actuel. Péguy nous apprend à lire, à travers les remous de la politique, une histoire toujours la même, celle d'un peuple toujours pareil à lui-même, avec ses hauts et ses bas, – et Péguy qui croyait vivre ce qu'il appelait une période, le contraire d'une « époque »¹⁰, ne se doutait pas que sa génération nous paraîtrait si grande, à nous qui avons connu des hontes auxquelles il n'eût pas survécu s'il avait dû les subir. Au fond, il n'y a que les morts qui soient dignes des morts.

C'est pourtant bien le même peuple qu'il a aimé. C'est pourtant bien la même voix qui nous parle encore aujourd'hui au nom de la même histoire. En si peu de temps, l'espace d'une vie d'homme, nous avons vu ce peuple triomphant et piétiné, abaissé et relevé, et toujours quand tout semble perdu quelqu'un qui surgit, une parole qui nous est dite, une espérance qui nous est rendue. Ah ! si Péguy était un vivant d'aujourd'hui ; il saurait persuader ceux qui ont des oreilles pour ne pas entendre que ce destin français continue, qu'il appartient aux hommes de notre génération de fermer les yeux quand ils les fermeront sur une France qui aura retrouvé son visage, qui dressera de nouveau sa figure de proue à l'Occident de l'Europe.

10. *Notre jeunesse*, in *Œuvres en prose complètes*, III, p. 16.

Péguy, enfant du peuple, demeuré très pauvre jusqu'à son dernier jour, socialiste, dreyfusard de la première heure, a été aussi le compagnon de Jeanne, le dévot de Notre-Dame, le pèlerin de Chartres, l'ennemi de Jaurès, de Combes et des politiciens radicaux, de la Sorbonne et de ses docteurs qui valaient mieux et qui ne méritaient pas sa haine.

Aussi son héritage est-il disputé par les frères ennemis. Chacun le tire à soi et y découvre des textes pour soutenir sa propre querelle. Même ceux de Vichy en firent l'un de leurs docteurs, en dépit de sa fameuse et furieuse invective contre quiconque se rend¹¹.

Il faudrait avoir le temps, la patience d'avancer dans le texte pas à pas, comme lui-même l'a écrit, et le confronter non à cette histoire oubliée qu'il commente, non à ces docteurs de Sorbonne redevenus poussière depuis tant d'années, mais à notre histoire à nous, à notre misère passée, à notre espérance présente. Charles Péguy incarne une France réconciliée avec elle-même, à la fois dévote et jacobine, socialiste et catholique, terrienne, paysanne et mystique. Toutes les contradictions françaises se sont résolues dans ce Français unique, d'une lignée qui remontait aux constructeurs de cathédrales et dont les derniers descendants, échappés aux guerres de la République et de l'Empire, furent massacrés en juin 48, puis en 71. Péguy est bien le seul de cette race qui se soit exprimé, qui ait inventé un style à son image et à sa ressemblance. Il leur a prêté sa voix. Il parle en leur nom à rous.

Quel Français aujourd'hui (je le dis comme je le pense : Charles de Gaulle mis à part) a gardé cette foi de Péguy que le temporel ne se sépare pas de l'éternel, que « l'arbre de la race est lui-même éternel » ? Il l'a dit, ce ne serait rien. Il l'a cru. Et ce serait trop peu. Il a vécu et il est mort selon ce qu'il croyait, donnant sa vie comme il semble qu'il l'ait toujours prévu : soldat et martyr, – là encore, à l'exemple de Jeanne d'Arc, il résout une contradiction : un combattant ne saurait être un martyr. Celui-ci est pourtant d'abord un soldat de l'éternel

11. « Celui qui se rend est mon ennemi, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, et quel que soit son parti », *L'Argent suite*, 1913.

engagé dans le temporel, un soldat du doux royaume de la terre et, en même temps, du royaume qui n'est pas de ce monde.

Entre Jeanne et lui ne fermons pas les yeux sur ceci qui les unit : comme elle, il est sinon relaps et hérétique aux yeux de l'Église, du moins séparé de la communion des fidèles (Jeanne, elle, a pu communier avant de mourir, mais non Péguy...), comme elle il fait confiance à Dieu, à cette Miséricorde, à ce Christ qui a dit un jour à saint François de Sales (que Péguy, contempteur de l'enfer, aurait aimé cette parole !) : « Je ne m'appelle pas celui qui damne. Mon nom est Jésus¹². »

Il ne fut pourtant ni un saint ni un ange, ce petit Beauceron vindicatif dont la querelle (en particulier avec Lucien Herr) avait des raisons qui n'étaient pas toutes sublimes. Convenons que sa haine excellait à repétrir l'adversaire, à le recréer jusqu'à en faire un mythe grimaçant et qui ne lui ressemblait plus : « Péguy, lui disait Jaurès, vous avez un vice. Vous vous représentez, vous avez la manie d'imaginer la vie de tout le monde autrement que les ritulaires eux-mêmes n'en disposent, et d'en disposer à leur place... »

Il faut admettre aussi, quand on observe son comportement à l'égard de Jaurès, que le socialiste Péguy était d'une espèce très singulière, lui qui écrivait un jour de 1912 au jeune Maurice Reclus : « La gloire, mon cher Maurice ? La gloire serait d'entrer dans Weimar à la tête d'une bonne section d'infanterie. » Un texte comme celui-là éclaire ces incompatibilités qui, plus que tel ou tel incident de leur vie, ont dressé Péguy contre Jaurès. Il faut accepter ce Péguy-là, et il faut aimer ce Péguy-là – car ce n'est pas d'une guerre d'agression qu'il rêvait. Sa terre serait attaquée et envahie. Il la défendrait. C'est d'une juste guerre qu'il rêvait. C'est dans une juste guerre qu'il a voulu mourir, en soldat de la République, pour le désarmement universel. Il s'est offert en sacrifice pour la cité harmonieuse que le lycéen de Lakanal et de Sainte-Barbe avait déjà dressée dans les siècles et dans les cieux.

12. Étudiant à Paris, François, en proie à la tentation, était venu prier dans une église du quartier Latin, lorsqu'il entendit cette voix rassurante. Cette parole qu'il affectionnait, Mauriac la fait découvrir au héros du *Nœud de vipères* en route vers la conversion. Voir O.R.T.C., II, p. 511.

Je relis ces notes de lectures et découvre que je n'ai rien dit de ce que j'aurais voulu dire. Car Péguy fut peut-être d'abord et avant tout un poète d'une lignée perdue – issue de Corneille et de Hugo, mais aussi – eh bien, oui ! – de Michelet et de Béranger. Mallarmé ne l'a pas contaminé : « Catholique et français », comme nous chantions au collège, mais dans un tout autre sens que ces deux termes unis avaient pour les enfants bourgeois que nous étions. Que j'étais loin de lui !

Et, aujourd'hui, je l'écoute. Je comprends.

LES CONTRADICTIONS DE PÉGUY¹

Dès que nous touchons à Péguy, de partout des voix s'élèvent, protestent. Quand il s'agit d'un homme tel que celui-là, c'est d'abord à lui-même qu'il faut demander ses raisons pour nous éclairer sur ses changements. Nous sommes assurés de sa bonne foi. Et certes, nous ne nous fietons pas uniquement à ce qu'il nous en dit. Il existe d'autres raisons à son aventure spirituelle que celles qu'il connaît, qu'il se donne à lui-même et qu'il formule pour la postérité. Tout ce qui tient à sa nature, à ses échecs, à ses rancunes, lui a-t-il échappé ? Il faudrait lire tout Péguy et pas seulement les textes fameux. Lire tout Péguy n'est pas une petite affaire, comme me l'écrit Henri Guillemin, qui, lui, ne recule jamais devant une entreprise de cet ordre. Mais comment parler de Péguy honnêtement, sans un contact direct avec tous les instants de sa vie militante, c'est-à-dire avec chaque proposition, chaque paragraphe du commentaire sans fin que constitue son œuvre et qu'il a interrompu au milieu d'une phrase pour aller se battre et mourir ?

Comme je suis bien éloigné de pouvoir tenter cette aventure, et que je nage, un peu au hasard depuis un mois, à travers Péguy, dans les parties déjà maintes fois explorées, je n'avancerai rien que rimidement et prudemment. Tenons-

1. *Le Figaro littéraire*, samedi 13 juin 1959, n° 686.

nous-en d'abord aux raisons que lui-même nous donne. Péguy ne voulait pas s'être converti. Là-dessus il est net et catégorique parce qu'il ne croyait pas s'être jamais trompé. Il n'a dû renoncer à aucune erreur. Il n'a jamais brûlé (quoi que lui-même en ait pu dire) ce qu'il avait adoré : « ... En fait, nous n'avons point eu, notre génération n'a point eu dans notre carrière un point de rebroussement. Ni un point de rétorsion, ni un point de révolusion. Nous avons constamment suivi, nous avons constamment tenu la même voie droite et c'est cette même voie droite qui nous a conduits où nous sommes. Ce n'est point une évolution, comme on dit un peu sottement, employant inconsidérément, par un abus lui-même incessant, un des mots du langage moderne qui est devenu lui-même le plus lâche, c'est un approfondissement (...). Nous tenons depuis vingt ans, depuis notre jeunesse la même voie droite, la même voie d'approfondissement. Elle nous a menés loin. Grâce en soient rendues (...). C'est par un approfondissement constant de notre cœur dans la même voie, ce n'est nullement par une évolution, ce n'est nullement par un rebroussement que nous avons trouvé la voie de chrétienté. »

Nous croyons Péguy sur parole. Nous ne doutons point de son rémoignage. Nous sentons bien pourtant que ce n'est pas si simple. Il faut se replacer en esprit dans cette époque pleine de passions et de fureurs dont aucune ne fut étrangère à Péguy. Il n'a pas retrouvé seulement une certaine vérité. Il s'est éloigné de certains hommes avec lesquels il avait mené le combat pour Dreyfus (et les motifs de son éloignement sont certes convaincants, l'exploitation politique de l'affaire Dreyfus avait de quoi lui faire horreur). Mais il s'est rapproché d'autres hommes. Et c'est ici que je me sens plus gêné. L'implacabilité de Péguy à l'égard de ses anciens amis n'a d'égale que son indulgence à l'égard de ceux qui avaient tout fait pour perdre un innocent. La guerre imminente, cela lui suffit. L'armée est à ses yeux ce qu'elle est pour Barrès ou pour Lemaitre. Il l'aime d'amour. Il lui appartient. Elle seule incarne directement et totalement la nation. L'affaire Dreyfus n'a changé en rien ses sentiments à son égard ; au contraire. C'est cet « au contraire » qui mériterait d'être analysé et retourné en tous sens.

« Le Patti intellectuel » contre lequel il se déchaîne, ce n'est pas lui qui l'a baptisé ainsi, comme je l'écrivais l'autre jour. Henri Guillemin me rappelle que ce nom avait été lancé, pendant l'Affaire, par ceux-là mêmes que Péguy plus tard rejoindra. C'était après les premières protestations en faveur de Dreyfus. Brunetière se gaussait de ces « intellectuels » qui prétendaient en savoir plus que l'état-major. Comme Péguy les ménage, ses adversaires d'autrefois ! Ici, il faudrait relever ses propos indulgents à l'égard d'antisémites notoires, et ses injures à ceux qui lui étaient le plus proches. Guillemin m'écrit : « Connaissez-vous les pages affreuses de Péguy sur Marc Sangnier² ? Elles ont été révélées en même temps que sa diatribe de 1905 contre Romain Rolland... » Selon Guillemin, « de violentes aigreurs personnelles se mêlaient chez lui à ses fureurs nationales ». Guillemin ajoute : « Ne pas oublier qu'il s'est fait longtemps (sauf en 1910) l'effet d'un raté et qu'il en voulait à ceux qui avaient réussi. » Ici, je suis moins d'accord. Péguy a cru à la postérité en ce qui le concernait. Il n'a pas douté qu'il rendait M. Laudet immortel en l'attraquant.

Guillemin, qui, tout compte fait, est du côté de Péguy et qui l'aime, s'il est l'homme le moins fait (à mon sens) pour nous éclairer un Benjamin Constant, me paraît au contraire éminemment désigné pour départager les péguystes de tout poil qui tirent à hue et à dia ce Français unique ; mais il est à chacun et il n'est à personne. Plus, à coup de textes, Guillemin le rapprochera du commun de hommes (« y compris, m'écrit-il, ces articles que la famille a eu soin d'ensevelir, de ne jamais reproduire, ses articles de 1899 dans *La Revue blanche*³... ») et plus l'éternel apparaîtra, pénétrant tout ce temporel humain, pitoyable et finalement héroïque et saint. Et l'œuvre est là, épaisse, contradictoire et contredisante, superbe et d'une miraculeuse unité, comme précisément la France est une : celle

2. Elles figurent dans un texte posthume, écrit en 1907 et intitulé « Un poète l'a dit ». Voir *Œuvres en prose complètes*, II, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 912-913.

3. On les trouve dans le premier tome des *Œuvres en prose complètes*. Les premiers sont signés Jacques Laubier.

de Jeanne d'Arc et celle de Michelet, celle des croisades, et celle de Jemmapes et de Valmy.

Que ce pèlerin de Chartres ait été un pécheur, cela ne nous gêne guère ; nous supportons moins aisément qu'il n'ait pas toujours été dans les rapports humains tout à fait franc du collier. Je relis (avec quelle admiration !) *Un nouveau théologien*, et je puis assurer, ayant été témoin de cette dispute, que l'essentiel de ce qu'il y reproche à ses adversaires est imaginé, qu'il n'y avait eu aucun complot, ni aucune connivence, entre les gens de *La Revue hebdomadaire* et ceux de la Sorbonne, que l'article de critique, contre lequel Péguy se déchaîne, avait été écrit sans malice particulière et sans idée de derrière la tête et que l'accusation d'hérésie ne tient pas. Cependant, ayant tort en fait, Péguy avait, sur ce point comme sur tous les autres, raison en droit : c'était toujours le combat pour le mystique contre le politique qu'il menait partout à la fois, et sur tous les fronts, de telle sorte qu'ayant quittré les uns, il n'avait pas vraiment rejoint les autres. À la fin, il demeura seul. De lui plus que d'aucun homme on peut dire qu'il est mort seul et que la guerre l'a délivré d'une horrible solitude.

Dans le monde moderne, il n'y avait de place pour un esprit de cette sorte — pas plus qu'il n'y en eut plus tard pour Bernanos. Ce n'est pas toujours à cause de ce qu'ils ont de plus grand qu'en apparence les êtres de cette race ne s'adaptent pas ; c'est ce qui donne le change : on peut souvent dans le détail les accuser d'avoir eu tort. Mais leurs torts sont tout de surface. Le refus de s'adapter, l'impossibilité de s'adapter vient de leur nature même, de leur vocation singulière, de leur appartenance, par-delà le temps, à une nation qui a ses répondants éternels, ses saintes et ses saints — les seuls avec lesquels ils s'accordent. Et ils n'ont eu de cesse qu'ils ne les aient rejoints.

Samedi 20 juin 1959¹

« Sans doute est-il trop tard pour parler d'elle... » De qui ? De quoi ? De la torture, puisqu'il faut l'appeler par son nom,

1. *L'Express*, 25 juin 1959, n° 419.